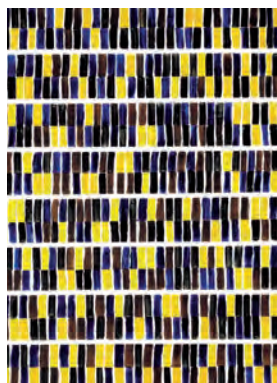
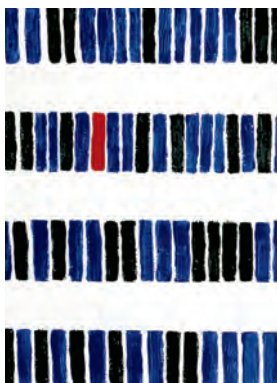
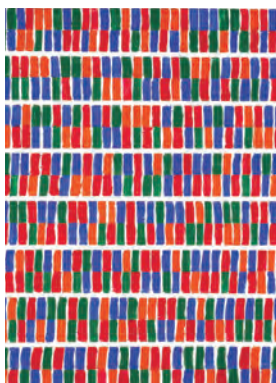


HERVÉ FISCHER

L'AVENIR DE L'ART



voix éditrice

L'avenir de l'art

d'Hervé Fischer

est le neuf cent vingt-quatrième ouvrage

publié chez

VLB éditeur

et le neuvième de la collection

« Les champs de la culture »

dirigée par Robert Laliberté.

Il était bien sûr impossible de reproduire dans cet essai les œuvres des nombreux artistes qui y sont nommés. Le lecteur trouvera généralement sur l'internet les références visuelles citées.

L'auteur a bénéficié d'une bourse d'écrivain du Conseil des arts et des lettres du Québec pour la rédaction de ce livre.

VLB éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour son programme d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

L'AVENIR DE L'ART

Du même auteur

- Art et communication marginale*, Paris, Balland, 1974
Théorie de l'art sociologique, Paris, Casterman, 1977
Citoyens sculpteurs, Paris, SEGEDO, 1980
L'Histoire de l'art est terminée, Paris, Balland, 1981
L'oiseau-chat, roman-enquête sur l'identité québécoise, Montréal, Éditions La Presse, 1983
La Calle ¿ Adonde llega ? Mexico, Arte y Ediciones, 1984
Mythanalyse du futur, publication sur Internet, <www.hervefischer.net>, 2000
Le choc du numérique, le triomphe des cyberprimitifs, VLB Éditeur, 2001
Le romantisme numérique, Montréal, Fides-Musée de la civilisation, 2002
Les défis du cybermonde, collectif sous la direction d'Hervé Fischer, Presses de l'Université Laval, 2003
CyberProméthée, l'instinct de puissance à l'ère du numérique, VLB Éditeur, 2003
La planète hyper, de la pensée linéaire à la pensée en arabesque, VLB Éditeur, 2004
Le déclin de l'empire hollywoodien, VLB Éditeur, 2004
Nous serons des dieux, VLB Éditeur, 2006
La société sur le divan. Éléments de mythanalyse, VLB Éditeur, 2007
Québec Imaginaire et Canada réel, VLB Éditeur, 2008
Un roi américain, VLB Éditeur, 2009

Sites web : <www.hervefischer.net>
art : <www.hervefischer.com>.

HERVÉ FISCHER

L'AVENIR DE L'ART

v1b éditeur

Une compagnie de Quebecor Media

VLB ÉDITEUR

Groupe Ville-Marie Littérature inc.

Une compagnie de Québec Media

1010, rue de La Gauchetière Est

Montréal (Québec) H2L 2N5

Tél. : 514 523-1182

Télé. : 514 282-7530

Courriel : vml@sogides.com

Maquette de la couverture : Ann-Sophie Caouette

Illustration de la couverture : *Impressions ADN, Événement* (détail), *ADN piano*, Hervé Fischer, peintures acryliques sur toile, 1999.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Fischer, Hervé, 1941-

L'avenir de l'art

(Les champs de la culture)

ISBN 978-2-89649-118-6

1. Arts – 21^e siècle. 2. Arts et société. 3. Modernisme (Art). I. Titre.

II. Collection: Champs de la culture.

NX294.F57 2010

709.05

C2010-940653-2

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS :

- Pour le Québec, le Canada et les États-Unis :
LES MESSAGERIES ADP*
955, rue Amherst
Montréal (Québec) H2L 3K4
Tél. : 514 523-1182
Télé. : 450 674-6237
*filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale du Groupe Livre Québecor Media inc.
- Pour la Belgique et la France :
Librairie du Québec / DNM
30, rue Gay-Lussac
75005 Paris
Tél. : 01 43 54 49 02
Télé. : 01 43 54 39 15
Courriel : direction@librairieduquebec.fr
Site Internet : www.librairieduquebec.fr
- Pour la Suisse :
TRANSAT SA
C. P. 3625, 1211 Genève 3
Tél. : 022 342 77 40
Télé. : 022 343 46 46
Courriel : transat@transatdiffusion.ch

Pour en savoir davantage sur nos publications,

visitez notre site : www.edvlb.com

Autres sites à visiter : www.edhexagone.com • www.edtypo.com

www.edjour.com • www.edhomme.com • www.edutilis.com

© VLB ÉDITEUR et Hervé Fischer, 2010

Dépôt légal : 2^e trimestre 2010

Tous droits réservés pour tous pays

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2010

Bibliothèque et Archives Canada

ISBN 978-2-89649-118-6

L'art trahira Dieu.

L'art postmoderne

LE BEAU PARLEUR. – L'art ? Quel art ! Quel bazar ! Quel billard hilare ! L'armement, a décrété Platon. Rien n'est beau que le vrai, a répondu Boileau. Un sentiment universel, a confirmé Kant. Toujours bizarre, a rétorqué Baudelaire. Il faut cracher chaque jour sur l'autel de l'art harangue Marinetti. Pour Dada l'art n'est rien. Fernand Léger est ardent partisan d'une « beauté mécanique ». « Narcose sexuelle » diagnostique Freud. L'art est rare, art égale dollars déclare Dalí. Ce qui est cher est beau, renchérit Andy Warhol. Oh ! César ! Fluxus a dit que tout est art. Pour l'art sociologique, nous sommes tous des artistes. *Art for All*, exigent Gilbert & George, les deux sculptures vivantes. « L'art doit être beau », psalmodie haletante et narcissique Marina Abramovic en se peignant, « l'artiste doit être belle ». Et aujourd'hui, pour Baudrillard Parisien égaré, c'est devenu « n'importe quoi », un bric-à-brac nul ! L'arabesque est achevée. Platon avait raison. On en a carrément marre de l'art. Trop tard. Oscar, le roi des éléphants, parade sans char dans un appartement tatar. Les Babar de l'art parlent d'une barque sur la mare des Khazars, cherchant en vain dans le brouillard le phare du paradis des stars.

LE NARRATEUR. – Alors, l'avenir de l'art ? Quelle question ! Même les Martiens pleurnichards n'en savent rien. D'ailleurs l'art est sans doute déjà mort. Cela fera bientôt deux siècles que Hegel a prophétisé sa fin.

L'idée en a hanté beaucoup; depuis cinquante ans, c'est devenu une obsession. Théodore Adorno, grand philosophe devant l'Éternel, affirmait en 1970: «Il est devenu évident que tout ce qui concerne l'art, tant lui-même que son rapport au monde, ne va plus de soi, pas même son droit à l'existence» (*Théorie esthétique*). Gaëtan Picon, ancien directeur des Arts et Lettres d'André Malraux et homme d'esprit s'il en fut, a exprimé le même doute: «Le cimetière de l'histoire est encombré de nouveautés sans lendemain: l'intempestif a parfois prévalu. *Est-ce de l'art encore?* Il est légitime de se demander si nous ne sommes pas arrivés à une rupture où le passage n'est plus comme jadis celui d'un art à un autre (de la tragédie au roman, de l'épopée au lyrisme, de la fresque au tableau de chevalet, etc.), mais d'une humanité ayant eu l'art comme moyen d'expression à une humanité qui ne le connaîtra plus. L'art va-t-il vers son abolition, ou vers un changement de forme? Et que veut-il?» (*Douze ans d'art en France*, 1972). Des points de vue de spécialistes. Mais aujourd'hui la crise est publique. La grande crise de l'art! Tout consensus a éclaté. Un émiettement de conceptions individualistes. On s'étonne d'autant plus du silence des artistes qui étaient en incessante compétition à l'époque glorieuse des avant-gardes et publiaient des manifestes et des notes de travail fourmillant de citations savantes. Les polémiques faisaient rage. C'était encore la belle époque. Maintenant, ils ont renoncé à avoir raison. Habilité ou modestie? Ils semblent plutôt dépassés par les événements et abandonnés du public. L'art a perdu le fil de son histoire et se répand en méandres. Les artistes ne feront plus jamais l'Histoire. Seulement des historiettes d'artistes, et cela même si plusieurs d'entre eux séduisent encore d'audacieux collectionneurs.

Est-ce qu'on n'exagère pas l'ampleur de la crise, à en juger par le nombre des artistes? Sans doute chaque époque en a-t-elle eu beaucoup plus qu'il n'en subsiste dans les mémoires, qui ne sont pas toujours ceux qu'on a le plus loués. Beaucoup de ceux qui sont morts méconnus sont demeurés inconnus. L'art se faisait jadis dans des ateliers et des académies, selon des commandes publiques et privées, qui ne donnaient pas lieu à l'explosion de liberté individuelle actuelle. La convention et le métier prévalaient. Depuis le XIX^e siècle, c'est la quête du génie qui s'est imposée, et qu'on parodie dans les galeries d'art

commerciales qui se multiplient, elles aussi, comme les boutiques de fringues. En fait ces marchands d'art nous en donnent une piètre image. La peinture y fait ses choux gras dans les quartiers riches, dans les rues touristiques, les hôtels de luxe et au dernier étage des grands magasins. On y vend des chefs-d'œuvre de pacotille : une inflation de mauvaises peintures qui synthétisent décorativement des réminiscences connues de l'histoire de l'art, susceptibles de donner un sentiment de sécurité aux acheteurs peu cultivés. Des patchworks de clichés allusifs. Y abondent les petites astuces de style dérisoires, genre impressionniste, gestuel, expressionniste, fauviste ou abstrait, auxquels on a ajouté quelques effets bien sentis de spatule, de matière, d'écriture, de primitivisme, de pop, ou une épice érotique. Ce sont des déclinaisons kitsch de l'art moderne, qu'on vend dans l'immense majorité des commerces d'art. Sans doute ces artistes espèrent-ils créer avec ces relents une illusion de talent. Et pour achever de convaincre l'acheteur, on lui montre des catalogues en couleur. Les gogos en vacances, en mal de bonheur distingué en achètent assez pour que les galeristes payent leurs loyers, les cocktails de vernissage et en vivent. Ces œuvres ringardes, qui ressemblent à un mauvais zapping dans un fast-food de l'histoire de l'art et qui s'alignent sur les murs par catégories, sont pires que jamais. Jadis ces artisans étaient beaucoup moins nombreux, les galeries aussi ; ils avaient conscience du travail bien fait et plus de métier, sinon d'originalité. Force est d'admettre que cette inflation de chromos tue la peinture. Le prêt-à-porter ou le mobilier peuvent être bon marché et répétitifs, mais nous en devons le plus souvent les prototypes à d'excellents designers. Ce n'est pas le cas de ces bouquets de fleurs, de ces poissons rouges, de ces rues pittoresques, de ces montagnes et de ces lacs, de ces nus barbouillés, qui polluent nos regards et décorent trop de salles d'attente de dentistes ou de médecins, de bureaux d'assurance, de banquiers ou de chefs d'entreprise soucieux de démontrer la légitimité de leur position sociale. Où qu'on aille, il faut de plus en plus subir cet étalage. Le dénoncer serait même devenu une réaction élitiste et arrogante, dont je devrais m'excuser.

Il y a heureusement aussi de plus en plus de grands musées et d'expositions majeures, où le public afflue. Les musées sont là pour durer. Ils répondent manifestement à notre demande d'imaginaire,

d'icônes et d'histoire. Voilà un fait de société nouveau : la sensibilité à l'art ancien et moderne se démocratise. Mais que ce soit dans ces institutions publiques ou dans quelques excellentes galeries d'art qui s'y consacrent, l'art actuel suscite une quasi-unanimité de commentaires négatifs, au point que l'incompréhension tourne à l'indifférence générale. Les audaces avant-gardistes des années 1960-1970 étaient déjà reçues comme des provocations, mais leur créativité et leur puissance conceptuelle avaient soulevé aussi une grande excitation. Puis l'art a semblé tourner court. La crise s'est installée et, de l'avis général, s'est constamment aggravée depuis une quarantaine d'années. Épuisement temporaire ? Ce ne serait pas la première fois dans les cycles culturels. Mais le rythme effréné des avant-gardes ne nous avait pas préparés à la pause actuelle. D'autant plus qu'on ne dénonce pas tant une consolidation que des banalités erratiques, qualifiées de *n'importe quoi*, qui sembleraient confirmer la prophétie de Hegel en 1822.

Plusieurs ont souligné que l'art a couru à sa perte en se diluant dans la banalité de la vie, voire de ses déchets, puis en devenant virtuel et éphémère. Par quel étrange tourment l'art se serait-il entêté depuis les années 1960 et même depuis Dada et Marcel Duchamp à s'autodétruire ainsi ? La question paraît incontournable. D'autant que le rejet de l'art actuel ne vient pas seulement du public ordinaire : de nombreux intellectuels, parmi les plus respectés et les plus lucides, jugent publiquement aussi que cet art est *nul*. On crie à la crise. On se croirait en plein chaos.

J'ai donné, moi aussi, mon coup de griffe. Suite à une performance au Centre Beaubourg à Paris en 1979, où je déclarais que *L'Histoire de l'art est terminée*, j'ai publié un livre sous le même titre*. J'y dénonçais l'obsession de signer chaque jour une page de l'Histoire qui s'était emparée des artistes, et la spirale d'un avant-gardisme exacerbé qui en résultait. Fascinés par un historicisme incessant les artistes voulaient créer un présent qui soit à coup sûr le futur antérieur du passé. Chacun cherchait une idée, une astuce, une attitude, une démarche inédite à publiciser hâtivement, qui serait digne de lui valoir son nom dans le grand Dictionnaire. Cette compétition constante ne pouvait

* *L'Histoire de l'art est terminée*, Paris, Balland, 1981.

conduire l'avant-gardisme qu'à sa propre fin, et la création à une apparence d'épuisement. Certes, l'Histoire ne mène nulle part. Mais contrairement au malentendu qui a surgi, je ne prophétisais pas pour autant à mon tour la fin de l'art. Je dénonçais sa dépendance, toxique mais passagère, à la dérive linéaire des mythes de l'Histoire et du Progrès.

Il ne faut pas pour autant s'égarer dans des histoires sans Art. À contre-courant, je m'étais moi-même engagé dans une démarche démystificatrice d'*art sociologique*^{*}, et dans ce que j'avais appelé l'*hygiène de l'art*. Ayant lancé une invitation générale à *la déchirure des œuvres d'art*, conçue comme une remise des compteurs à zéro, j'avais très étonnamment reçu de quelque 400 artistes contemporains, souvent très connus et bien cotés sur le marché, des œuvres à détruire, pour en exposer les débris dans des sachets transparents hygiéniques, avec leur plein consentement. Ce que je fis grâce à l'offre, encore plus paradoxale, de galeries importantes en France et à l'étranger^{**}. J'avais simultanément multiplié les questionnements, par exemple par des signalisations douanières : *Art! Avez-vous quelque chose à déclarer?* que j'affectionnais de placer dans les quartiers de galeries d'art, en recouvrant les panneaux d'interdiction de stationner, ou dans mes propres expositions. Je pratiquais aussi abondamment les signalisations imaginaires, sur les places publiques des grandes villes comme dans les campagnes, en relation avec la mythanalyse, cette théorie critique des mythes actuels, que je m'efforçais de conceptualiser. Lorsque j'étais invité à exposer, je couvrais les cimaises d'empreintes de main comme dans les grottes préhistoriques, pour rappeler que le progrès n'est pas un concept pertinent en art, et je m'amusais ainsi à parodier le mouvement Support/Surface alors émergent en France. Dans le même esprit, peut-être plus mâtiné de nouveau réalisme – le groupe d'artistes rassemblés par Pierre Restany –, j'avais adopté le torchon accroché à un rouleau de bois, qu'on vendait à l'époque couramment comme

^{*} *Théorie de l'art sociologique*, Paris, Casterman, 1977.

^{**} Cette collection de sachets d'œuvres déchirées est d'ailleurs conservée depuis dans les collections permanentes du Musée national d'art moderne du Centre Beaubourg à Paris.

essuie-mains pour les toilettes publiques. Et j'y répétais mes empreintes de main, en bleu et rouge républicain sur toile de torchon, sur toile à peindre ou sur plastique. Dans le genre performances, je multipliais les entretiens publics avec distribution de pilules de la *Pharmacie Fischer* en ville ou à la campagne dans de nombreux pays, y compris en Argentine et au Brésil alors sous dictature militaire. Je distribuais des pilules (des billes de *styrofoam* blanc) pour penser, pour la liberté, pour l'argent, anticonceptuelles, pour être original, ou pour supporter le son du violon. J'établissais des prescriptions personnelles sur papier à entête dûment tamponné. Je me déplaçais avec mon attirail du *Bureau d'identité imaginaire*, et délivrais, après entretien public avec les requérants, des cartes d'identité individualisées. Il est vrai que j'étais devenu un expert en tampons d'artiste. Je convainquis aussi les directeurs de grands quotidiens français et allemands, de Marseille et Hambourg, de Perpignan et de Hanovre, de traduire et échanger entre eux leurs pages d'information locale, à la surprise de leurs lecteurs. J'en persuadai d'autres, notamment à Montréal et à México, de publier des pages blanches pour inviter leurs lecteurs à dire qui ils étaient et qui ils voudraient être, ou comment ils se représentaient leur société. Bref, les thèmes et les pratiques de l'art sociologique me semblaient inépuisables. Et elles me méritèrent des invitations dans plusieurs grands musées et biennales. J'y ai mis fin en 1983, après mon exposition au Museo de arte contemporaneo de Mexico – *La Calle ¿Adonde llega ?** – qui dura six mois et constitua la performance d'art sociologique la plus extrême dont je me sentais capable. Ayant entre-temps, pour changer de scénario sociologique, décidé d'émigrer au Québec, j'y ai créé en 1986, avec Ginette Major, la Cité des arts et des nouvelles technologies de Montréal** et j'ai plongé dans les arts numériques, en immersion, corps et biens, dans la création virtuelle. Depuis 1999, je suis revenu à

* México, Arte y Ediciones, 1984.

** Nous avons organisé jusqu'en 1997 les expositions internationales annuelles et la compétition d'animation par ordinateur *Images du futur*, et présenté, pendant cette dizaine d'années, plus de 400 artistes, pionniers ou internationalement reconnus, travaillant avec les technologies numériques, l'holographie, la vidéo numérique et sur des thèmes scientifiques.

la peinture (sur les thèmes du numérique, de la science, de l'économie, des finances et de l'écologie). Et j'ai recommencé à exposer mon travail publiquement dans des musées.

On ne pourra donc nier que je n'ai cessé et que je continue plus que jamais de croire à *l'avenir de l'art*. Et ce serait bien à tort qu'on opposerait le titre de ce livre à celui que j'ai publié en 1981. On l'aura compris, ce livre est la suite, trente ans plus tard, de *L'Histoire de l'art est terminée*. Je ne pouvais en rester là, la jambe en l'air dans un temps suspendu, alors que les artistes poursuivent leurs aventures dans les chemins de traverse du présent. Certes, aborder maintenant, face à la crise actuelle, la question de son *avenir* pourra paraître tout aussi chimérique que d'annoncer *la fin de l'Histoire de l'art* dans les années 1970, en plein triomphe de l'avant-gardisme. Pourtant, à lire les livres qui ont suivi le mien, j'aurais eu encore plus raison que je ne le souhaitais. J'ai sur ma table une trentaine de livres, au moins, et d'innombrables articles de revues, qui s'interrogent sur ce qu'on pourrait appeler un suicide collectif de l'art, tout en s'indignant des prix exorbitants que quelques artistes obtiennent dans des ventes aux enchères hyper médiatisées*. À les croire, l'art actuel serait destiné à disparaître du radar.

* Outre d'innombrables colloques, dont le fameux débat à l'École nationale supérieure des beaux-arts en avril 1997, *L'art contemporain : ordres et désordres*, et des séries d'articles polémiques, souvent virulents, citons quelques livres : *El descrédito de las Vanguardias Artísticas* (Victoria Combalia et autres, 1980), *La fin de la peinture* (Joseph-Émile Muller, 1982), *L'Histoire de l'art est-elle finie ?* (Hans Belting, 1983), *Considérations sur l'état des beaux-arts – Critique de la modernité* (Jean Clair, 1983), *The End of Art* (Arthur C. Danto, 1984), *Alte Meister. Komödie* (Thomas Bernhard), *Par la présente, je n'appartiens plus à l'art* (Joseph Beuys, 1988), *La dé-définition de l'art* (Harold Rosenberg, 1990), *Y a-t-il encore des critères d'appréciation artistique ?* (Revue *Esprit*, 1991), *L'art contemporain en question* (Conférences de la Galerie nationale du Jeu de Paume, Paris, 1992), *Artistes sans art* (Jean-Philippe Domecq, 1994), *Requiem pour une avant-garde* (Benoît Duteurtre, 1995), *Le complot de l'art* (Jean Baudrillard, 1996), *Après la fin de l'art* (Arthur C. Danto, 1996), *La crise de l'art contemporain* (Yves Michaud, 1997), *Artistes sans œuvres* (Jean-Yves Jouannais, 1997), *La haine de l'art* (Philippe Dagen, 1997), *Misère de l'art* (Jean-Philippe Domecq, 1999), *Art contemporain, territoire de non-sens, État de non-droit* (Pierre Souchaud,

Table

1. L'art postmoderne	9
2. Décadence et simulacre de disparition	32
3. La tour de Babel de l'art	50
4. Le cinéma remplacera-t-il la peinture ?	70
5. Les arts numériques	89
6. Les arts scientifiques	112
7. L'art remplacera la religion	131
8. Le retour paradoxal de la peinture	151
9. Artistes philosophes	172
10. L'art changera le monde	194
11. Arabesques et divergences	217

Cet ouvrage composé en Caslon corps 10 a été achevé d'imprimer au Québec
le vingt-sept mai deux mille dix sur papier Enviro 100% recyclé
pour le compte de VLB éditeur.



En 1979, Hervé Fischer a déclaré au cours d'une performance au Centre Beaubourg à Paris : *L'Histoire de l'art est terminée*. Puis, il a publié sous ce titre un livre qui a eu un grand retentissement. Trente ans plus tard, où en sommes-nous? Sa prophétie était-elle juste? Dans *L'avenir de l'art*, il fait le point et montre comment la crise généralisée de l'art postmoderne, si durement dénoncé, constitue en fait l'écho légitime de la crise de sens et de valeurs que nous traversons. Mais il en prend le contre-pied en évoquant l'avenir de l'art. Une véritable tour de Babel des arts émerge aujourd'hui, qui met fin au monopole de l'art occidental et ouvre de nouvelles voies. Les arts numériques se sont imposés, dans lesquels Hervé Fischer lui-même a été un pionnier très engagé, même s'il en montre aussi les écueils. Les arts scientifiques contribuent désormais activement aux débats de société sur l'intelligence et la vie artificielles, les manipulations génétiques et l'écologie. En réaction au désenchantement généralisé de notre époque, les arts prennent la relève de la magie, remplacent la religion et se rapprochent de la philosophie. Face au scandale éthique permanent de nos sociétés, ils recourent à une esthétique interrogative et vont contribuer à mettre au monde un autre monde.

Artiste philosophe, Hervé Fischer a été le théoricien de l'art sociologique au début des années 1970. Il a cofondé la Cité des arts et des nouvelles technologies de Montréal en 1985. Il a participé notamment aux Biennales de Venise et de São Paulo, à la Documenta de Kassel et fait des expositions solo dans de nombreux musées nationaux et d'art contemporain (Paris, Rotterdam, São Paulo, Montréal, México, Buenos Aires, Montevideo, Santiago, La Havane, Céret). Il a publié de nombreux livres sur l'art, les technologies numériques, la mythanalyse et la théorie de la divergence.

ISBN 978-2-89649-118-6



9 782896 491186